

Mon fil rouge

Pierre. C'est ainsi qu'il s'appelait. Né dans les années 1930 à Salazie, l'un des plus beaux villages de France, comme il est dit. Un homme grand et mince, un « kaf » les hauts. Un homme passionné par le travail de la terre et par sa famille.

Je le revois avec son chapeau « cowboy » sur la tête, son pantalon classique beige coupe droite, sa chemise blanche sans pli et ses sandales marrons. Posés dans notre salon sur un meuble, son harmonica et son accordéon. Pépé était toujours prêt à me jouer une petite chanson bien de chez nous, comme *Ti fleur fané*. Aaahh, ce fameux accordéon rouge à boutons que j'essayais avec peine de manier pour jouer comme lui, en vain.

Et puis, nous avons partagé d'autres moments ensemble, plus silencieux. Il y a notamment ces fins de journée où il regardait la télé, parce que oui, c'était aussi le genre d'homme à aimer regarder la télévision et les feuilletons américains comme *Amour, gloire et beauté* ; *Dallas* ; *La croisière s'amuse*. Ô combien j'adorai m'asseoir avec lui dans ces moments-là, paisiblement, dans notre petite case en bois sous tôle.

L'un des meilleurs moments de la journée, c'était lorsque je lui faisais de gentilles farces : je cachais mes jeux d'enfants sous son oreiller, juste avant sa sieste et j'allais ensuite me cacher, pas trop loin pour pouvoir observer gaiement la situation, et bien entendu la réaction tant attendue, lorsqu'il posait enfin sa tête sur l'oreiller, ne tardait pas à se produire. Et je riais en silence à m'en tordre le ventre. Malgré toutes mes inventions d'enfant, il ne me disputait jamais. Jamais un mot de travers, jamais un « mauvais cozman ». J'avais six ans.

Un autre souvenir, plus lointain, qui me réchauffe encore le cœur aujourd'hui, c'est sa fameuse casserole de potage vermicelles Maggi, qu'il se préparait souvent le soir. Sans que je ne demande quoi que ce soit, il me préparait toujours une assiette qu'il m'apportait tandis que je m'asseyais dans ma chaise haute. Je me rappelle que j'apercevais de loin mon assiette et que je me mettais à crier en cognant en rythme la tablette : « *manger ! manger ! manger !* », à lui casser les oreilles.

Pépé, c'était aussi cet homme qui avait de bonnes relations de quartier, un homme généreux, un bon ami des voisins. Généralement, il allait à la boutique du coin pour les retrouver et jouer au Loto ou au tiercé. Lorsqu'il revenait, je n'étais jamais déçue : un sachet plein de bonbons, de sorbets, de gâteaux, de chocolat. Je revois mes yeux brillants en l'apercevant dans la cour.

J'avais dix ans lorsqu'il nous a quitté. Longtemps je l'ai pleuré ; aujourd'hui encore cela m'arrive. Tout était si simple avec lui ; penser à lui est une consolation quand les temps sont durs. Je lui dédie une partie de mes réussites, de mes rêves car ils renferment une part de lui : la musique, la lecture, la nature, la famille, autant de centres d'intérêts que de valeurs qu'il m'a transmis. Il m'a aimé et je l'aime toujours autant... Comme un enfant aime son père.

Auteur : LVNZ